

Le dur désir de durer

Jeannot Clair et Clara Dupuis-Morency

Numéro 164, hiver 2020

Je découvre qu'on peut faire du porno durable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93779ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Clair, J. & Dupuis-Morency, C. (2020). Le dur désir de durer. *Moebius*, (164), 7-13.

Le dur désir de durer

Citer, c'est toujours citer hors contexte, plus encore lorsqu'on découpe un titre dans la chair du texte ; Claire Richard, dans son essai-récit *Les chemins de désir*, passe par la découverte qui forme la citation-thème de notre numéro, plutôt qu'elle n'y arrive. C'est une étape dans le parcours narré avec simplicité de sa vie désirante. Avec cette belle lucidité de son livre (récent ; courez chez votre libraire indépendant·e) témoignant du développement inédit de la diffusion pornographique sur le Web depuis les années 1990. Après des années de consommation arbitraire, égoïste, elle s'est enflammée, prête à brûler ses désirs, pour la possibilité d'un porno durable... avant de devoir abandonner une telle piste pour assouvir de nouvelles pulsions. Loin de représenter un jugement définitif sur sa faisabilité, le revirement survient à la suite, disons, d'une expérience difficile de gestion de l'idéal. Puis-je être celle qui maintiendra toujours son univers fantasmatique dans les limites que la morale de mon époque a tracées ? (Il faut entendre résonner, sans cynisme, avec humilité et tremblements : de toute époque ?) Loin d'être un credo, un appel au ralliement, nous avons pensé cette citation comme une question ouverte.

D'autre part, cette phrase, ainsi découpée par notre prélèvement, et par ces échos dont la littérature a le secret, porte à relire différemment le « dur désir de durer » d'Éluard.

On considère un instant, au sens littéral, l'érection éternelle impossible.

La pornographie n'est pas le sujet de tous les textes que nous avons retenus, mais sa possibilité influe sur leur ton, leurs limites. Dès qu'on écrit sur le sexe, on doit se poser la question de la volonté qu'on a, consciente ou inconsciente, de susciter le désir. Nous avons aimé tout particulièrement les textes qui semblaient prendre ce problème à bras le corps. Non pas établir une distinction éthique préalable entre littérature-désir et perversion-porno, ou divertissement-porno. Mais demander : quelle différence, vraiment, entre le plaisir que je prends à écrire et le plaisir que prendra la personne qui lira ; y a-t-il contact réel ; peut-il ne pas y avoir fantasme de contact réel ; quelle différence, entre le plaisir légitime et le plaisir volé, imposé ?

Acheté ? La question de la transaction du désir nous a devancés, semble éternelle ; durable, pour le coup ! C'est un nœud éthique, au-delà des différentes lois et des rapports culturels fluctuants à sa mise en pratique. (En tout cas, on a payé les collaborateur·rice·s pour leur participation à ce numéro, quel est votre degré de satisfaction ?) Pornographie et prostitution, qui socialement demeurent un sujet délicat et pressant, sont en littérature une variété de métaphores. Les textes s'activent grâce à ce nouage, pensant tour à tour : tragédie ! sacrifice ! absurdité ! autodérision ! solution éthique ? impasse... Reste donc qu'on paie, en nature ou en comptant, en valeurs et en sueur, en gamètes gaspillés ou en portion d'âme, pour assouvir. Restent donc ces textes, écrits pour vous.

D'abord, lectrices et lecteurs, chers « hymens satinés saignés aux quatre veines », nous vous offrons à nouveau,

dans le cadre de la rubrique du fonds, un poème magnifique publié dans la revue en 2012. Monique Deland, poète dont vous pouvez lire le travail de veille critique dans notre revue amie *Estuaire*, l'a repiqué spécialement pour vous. « Prière du colibri dans le typhon » travaille à décupler toute signifiante des organes, à les retourner vers l'extérieur en une prière à toute la souffrance du monde, un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur sous le signe duquel nous aimerions placer ce numéro ; c'est notre prière pornographique.

Deux textes de ce numéro mettent en scène la voix de celle pour qui le sexe est le travail. Dans l'espace du « Palace blanc » de Pascale Bérubé, c'est la voix qui coûte, et qui se vend. La voix se fait pornographe pendant que le corps s'occupe à s'arranger dans l'espace plastique, à s'accorder aux motifs du corps imaginé. La voix se fait aussi commerce dans le texte qui nous parvient, où le poème nous murmure le coût payé pour ses images.

Chez Léonore Brassard, l'économie de la prostitution se fait selon un tout autre calcul. Elle est l'accumulation d'un savoir, l'expérience d'un dégoût inductif pour ce qui résiste au travail catégorique, le sperme, le gras, la saleté, l'odeur. De là, la phrase de « L'hygiène de la prostitution » s'organise dans une précision chirurgicale. Par ce contrôle du fluide, peut-être arrivera-t-elle enfin à la précieuse stérilité du rapport ?

Le titre « Ma Jinsaniyya » a un double sens, signale à la fois l'identité nationale et la sexualité. Le texte de Sanna raconte la vie d'un sexe qui ne reconnaît ni les frontières étatiques ni les lois qui veulent encadrer le travail de la pulsion. Le désir donne à la narratrice un ton frondeur, et envoie un revers ironique aux différentes hypocrisies qui tentent de cerner sa prise de risque.

La jeune fille de « La ville la plus élégante d'Espagne » devra-t-elle payer son trajet en camion avec Juanito ? Christine Monot offre à cette brève nouvelle une narration d'une grande finesse, située à une distance flaubertienne qui n'est pas tout à fait dans l'air du temps ; même si la révélation de la monstrueuse banalité du harcèlement sexuel, elle, l'est tout à fait.

Virginie Fournier joue au contraire la carte de la subjectivité la plus assumée, ce qui n'empêche pas sa narratrice de nous prévenir qu'elle n'est pas fiable. Dans une langue directe, « Comment je suis devenue cougar avant l'âge » narre l'expérience que fera une libraire, en voyage au Japon, d'apprécier plus qu'elle ne l'aurait souhaité l'admiration niaise d'un homme plus jeune. Un texte qui montre bellement la difficulté de vivre une relation réelle selon ses valeurs féministes.

Francis Paradis se pose de même la question de la possibilité du couple, gay celui-là, à travers le prisme d'objets transitoires, godes, romans et polaroids. L'auteur, dont un texte publié l'an dernier dans *Mœbius* a été retenu pour le Prix du public 2019, travaille ici semblablement des fragments ramassant un maximum d'intensité expressive dans les signes matériels. Sauf que cette fois, ce ne sont plus les débuts et les restes d'adolescence ; « Les chiots » interroge plutôt une histoire d'amour et de désir qui cherche comment incarner sa durée.

Le besoin de réécrire le rapport sexuel par ses matériaux se joue chez Victor Bégin au moyen de la précision d'images où l'immédiateté pourrait toujours basculer dans l'absurde. Dans « L'épineuse question du sexe », le corps de l'amant prend la

pose, le poète l'invente au fur et à mesure d'images inédites, cherchant l'équation d'un code renouvelé, recomposant l'usure.

Le couple a rompu chez mathieu hachebé, et le poète est seul avec son chien, à moins qu'il ne soit complètement seul, à moins qu'il ne soit complètement chien. En tout cas tombé de la possibilité de construire l'histoire de sa rupture. Réduit à la répétition de quelques gestes, boire, se laver, chier, qui résonnent dans le passé du désir, et dans l'intensité des affects déployés par ces bouts de vers phrasés. Il faut lire « veaux-vaches-cochons » lentement, lever la tête chaque fois qu'on y regarde par la fenêtre.

Le narrateur d'« À rebours » de Loic Bourdeau multiplie les fenêtres, Web celles-là, où consommer la pornographie qu'il apprécie : celle qui a été produite dans des conditions éthiques. Ce n'est pas une option, c'est une passion qui le saisit, comme plus jeune celle de l'edging, et qui accompagne son parcours d'épuisement huysmansien. Une nouvelle d'une construction habile, où l'ironie tire la couverture de la crudité.

Sortant des lieux confinés de ces textes, vous accueillerez avec bonheur l'appel d'air du point de vue le plus large de ce numéro : celui de l'essai ambitieux de Guylaine Massoutre, « L'homme fait l'amour avec la chose ». La critique de littérature et de danse aguerrie ose un tour d'horizon des rapports entre littérature et pornographie dans l'histoire des lettres modernes et contemporaines. Son texte, dont les intertitres sont des slogans de Mai 68, ouvre un maximum de perspectives sur un rapport toujours complexe, rendu plus sensible encore en une année qui s'est ouverte avec l'affaire Matzneff.

Les textes entretiennent, eux aussi, des rapports intimes avec d'autres écritures, empruntant des morceaux de corps, ici et là, pour se composer une mémoire. Cette friction de l'écriture donne au texte de Laurence Pelletier une rythmique particulière, où la forme du fragment suit la désinvolture d'un désir qui ne se concentre plus dans la durée. C'est par la citation, l'appel à une extériorité qui reste pour le lecteur anonyme, que « Quand il n'y a pas de référent, il y a immédiatement un charme » essaie de penser un plaisir qui s'élaborerait dans la fiction d'un moi solitaire.

La résidence de création de *Mæbius* est offerte pour quatre numéros, à compter de celui-ci, à Yara El-Ghadban. Sa série de manifestes s'ouvre avec « Chanter les silences », réflexion sur la place du son dans sa vie et dans notre société, entre bruit et musique, entre la Palestine et Montréal, entre la nature et l'industrialisation. Celles et ceux à qui l'œuvre de cette romancière et essayiste n'est pas familière y découvriront sa phrase fluide, sa réflexion tour à tour berçante et emportée, sa recherche sensible du sens.

C'est à Michaël Trahan que nous avons demandé de penser avec nous ce que signifie d'enseigner la création littéraire. Comme toute demande explicite ouvre en elle les façons possibles de ne pas lui répondre, « Une histoire de lecture et une idée de l'écriture » remonte le fil de la question, pour interroger, avant même le métier d'enseignement, l'enseignement auquel convie la littérature, l'expérience d'ignorance qui fait le lecteur. En revenant aux textes incompris, mis de côté, voire détestés, le temps et les autres textes rencontrés depuis rejouent notre lecture, et nous parlent de notre capacité d'ignorance, de faire l'exercice d'approcher un texte sans penser le connaître déjà.

Enfin, nous devons à Nathanaël de nous avoir enfin fait voir, ce qui s'appelle voir, les mots que nous imprimions depuis des décennies, ces mots qui désignent la rubrique la plus célèbre de notre revue... Dans « Lettre à un écrivain vivant », ce qui a frappé la philosophe de l'écriture, c'est l'impossibilité du syntagme lui-même. Écrit-on vraiment à un vivant, et lui écrit-on parce qu'il l'est, ou quand il l'est, ou à ce qui, en lui, l'est ? Son texte a-t-il jamais été vivant, avant la lettre ? Pour nous aider à y réfléchir, Nathanaël nous fait parvenir ce morceau trouvé, intitulé « Lettre vive ».

Jeannot Clair
et Clara Dupuis-Morency
Membres du comité de rédaction